Nicolae Sfetcu

Théories causales de la référence pour les noms propres

Collection ESSAIS

MultiMedia Publishing

Théories causales de la référence pour les noms propres

Nicolae Sfetcu

Publié par MultiMedia Publishing

Collection ESSAIS

Copyright 2019 Nicolae Sfetcu

Tous droits réservés.

Email: nicolae@sfetcu.com

Cet article est sous licence Creative Commons Attribution-NoDerivatives 4.0 International. Pour voir une copie de cette licence, visitez.http://creativecommons.org/licenses/by-nd/4.0/

Sfetcu, Nicolae, « Théories causales de référence pour les noms propres », SetThings (13 mars 2020), MultiMedia Publishing (ISBN : 978-606-033-347-0), DOI: 10.13140/RG.2.2.18713.77921, URL = https://www.telework.ro/fr/e-books/theories-causales-de-la-reference-pour-les-noms-propres/

Une traduction de :

Sfetcu, Nicolae, « Teorii cauzale ale referinței pentru nume proprii », SetThings (7 iulie 2019), DOI: 10.13140/RG.2.2.23906.89289, ISBN: 978-606-033-233-6, URL = https://www.telework.ro/ro/e-books/teorii-cauzale-ale-referintei-pentru-nume-proprii/

Abstract

Je souligne et compare les principales théories causales de la référence pour les noms propres et propose une nouvelle approche basée sur l'analogie de la chaîne des blocs de la technologie de blockchain et la théorie narrative de Paul Ricœur. Après une brève *Introduction* dans laquelle sont passés en revue les types de propositions du concept de mondes possibles et une vue d'ensemble de la théorie dans *La théorie causale de la référence*, je présente la théorie causale initiale de la référence proposée par *Saul Kripke*, puis deux théories causales hybrides développées par *Gareth Evans* et *Michael Devitt*. Dans la section *Blockchain et l'arbre causal de la référence* je présente mon idée de développer une nouvelle théorie causale de la référence pour les noms propres à l'aide d'un arbre causal de la référence. Dans les *Conclusions*, je parle du développement ultérieur des modes dont les termes de référence pourraient faire référence à certains objets et individus, les principales critiques des théories causales et des suggestions pour un développement futur.

Introduction

John Stuart Mill a soutenu que les noms peuvent être divisés en deux types : connotatifs et non-connotatifs. Les noms propres sont les seuls noms d'objets qui n'ont pas de connotation et n'ont pas de sens strict. (Mill 1882)

John Searle soutient que chaque nom propre est associé à un ensemble de descriptions qui déterminent la référence. Ainsi, le nom dénote indirectement. (John R. Searle 1958)

Saul Kripke critique la vision frégéenne de Searle, arguant que les noms sont directement liés à leur nominatum, et que leurs noms sont des désignateurs rigides assurant le même individu dans tous les mondes possibles. Kripke étend cette idée à des types de choses naturels : humains,

chiens, or, eau, qui ne seraient pas descriptifs, mais directement dénotatifs. (S. Kripke 1980) Plus tard, Hilary Putnam est arrivée à la même conclusion. (Putnam 1973)

Gareth Evans présente sa propre vision, distinguant deux types de théories descriptives : une théorie de ce qu'un locuteur dénote par un nom, et une théorie de ce qu'un nom se désigne. (Evans 1982)

Plus tard, Searle revient en se défendant contre les critiques de Kripke, introduisant les concepts de « contenu intentionnel » et de « statut intentionnel ».

Dans leurs définitions et arguments, les philosophes ont utilisé le concept de mondes possibles, avec le monde réel comme l'un des nombreux mondes possibles. Chaque sentence est vraie ou fausse, dans tous les mondes possibles. Ainsi, nous avons de **vraies** sentences (celles qui sont *vraies dans le monde réel*), **fausses** (qui sont **fausses dans le monde réel**), **possibles** (celles qui sont *vraies dans au moins un monde possible*), **impossibles** (ou nécessairement de fausses sentences, ceux qui *ne sont pas vrais dans aucun monde possible*), **nécessairement vrais** (ceux qui sont *vrais dans tous les mondes possibles*) et **contingents** (ceux qui sont *vrais dans certains mondes possibles et faux dans d'autres*). Saul Kripke a introduit pour la première fois une sémantique de logique modale dans laquelle une sentence *possible* est vraie dans au moins un monde possible, et une sentence *nécessaire* est vraie dans tous les mondes possibles.

1. La théorie causale de la référence

Les théories descriptives ont tenté d'éliminer certaines contradictions logiques si les noms étaient considérés comme des descriptions définitives. Kripke a rejeté la validité de ces théories descriptives en faisant valoir qu'aucune description unique de l'identité n'était nécessaire, les descriptions d'identification peuvent être utilisées même si la référence n'a pas été

correctement identifiée, et une description (par opposition à un nom) ne peut pas fonctionner comme un indicateur rigide.

Par la suite, les théories descriptives ont étendu cette idée de la description définie à un ensemble de descriptions ou à une moyenne pondérée de ces descriptions.

Les théories causales de la référence décrivent comment les termes acquièrent des références spécifiques (en particulier les termes logiques, les noms propres et les termes naturels) sur la base de preuves. Dans le cas des noms, une théorie causale de la référence suppose que 1) le référent du nom est fixé par une désignation originale (appelée par Saul Kripke « baptême initial »), après quoi le nom devient un désignateur rigide de cet objet ; 2) le nom est ensuite transmis à la communication via une chaîne causale. Saul Kripke et Hilary Putnam ont proposé d'étendre la théorie causale aux termes naturels.

En général, les théories causales de la référence peuvent être classées en *théories causales-historiques de la référence* (version originale), représentées en particulier par Keith Donnellan (Donnellan 1972) et Saul Kripke, (S. A. Kripke 1979) avec l'idée d'une chaîne causale-historique (Cumming 2016) et les *théories causales-descriptives de la référence* (Psillos 1999) développées par David Lewis (Lewis 1984) sur l'idée qu'il doit y avoir un système descriptif minimal comme intermédiaire dans les relations causales entre le locuteur et l'objet.

La principale critique de la théorie causale était que la communication entre les différents utilisateurs du nom est insuffisante à expliquer.

Louis deRosset a souligné les principales différences entre les théories descriptives et causales-historiques : (deRosset 2011)

- **Théories descriptives --- Théories causales-historiques**
- Les informations personnelles aident à déterminer la référence du nom --- Peu importe les informations, seule la position historique détermine la référence du nom
- Vous ne pouvez pas être massivement mal informé sur le référent de nom --- Vous pouvez être massivement mal informé sur le référent de

nom
- Vous ne pouvez pas vraiment être insuffisamment informé sur le référent du nom - de telles situations sont des cas de déférence --- Vous pouvez être insuffisamment informé sur le référent du nom
- Si vous êtes insuffisamment informé mais utilisez toujours un nom pour une personne en particulier, vous devez penser à vos propres mots. --- Si vous êtes insuffisamment informé mais utilisez toujours un nom pour une personne en particulier, vous n'avez pas besoin de penser à vos propres mots.

2. Saul Kripke

Depuis les années 1960, Kripke a été une figure centrale dans un certain nombre de domaines liés à la logique mathématique, la philosophie du langage, la philosophie mathématique, la métaphysique, l'épistémologie et la théorie des ensembles. Il a eu des contributions influentes et originales à la logique, en particulier la logique modale, et la philosophie analytique, avec une sémantique de logique modale impliquant des mondes possibles, maintenant appelée sémantique de Kripke. (Fodor 2004)(Fodor 2004) Il a développé l'argument selon lequel la nécessité est une notion « métaphysique », qui doit être séparée de la notion épistémique *a priori*, et qu'il existe des vérités nécessaires qui sont des vérités *a posteriori*, telles que « cette eau est H_2O ».

Dans *Naming and Necessity*, Kripke a proposé une théorie causale de la référence selon laquelle un nom se réfère à un objet en vertu d'une connexion causale avec l'objet, médiatisée par les communautés de locuteurs. Il déclare également que les noms propres, contrairement à la plupart des descriptions, sont des désignations rigides (le nom propre fait référence à l'objet nommé dans tout monde possible dans lequel l'objet existe). (S. Kripke 1980) Les idées de *Naming and Necessity* ont évolué au fil du temps, se développant sur la base de recherches formelles antérieures en théorie des modèles pour la logique modale, basées sur le principe leibnizien d'identité des indiscernables.

Kripke déclare que les descriptions ne peuvent pas être considérées comme des définitions des noms, ni leurs références, ni leurs significations. Kripke introduit ainsi le terme « désignateur rigide » pour quelque chose qui désigne le même objet dans tous les mondes possibles, et prétend que les noms propres sont des noms rigides. L'existence d'un désignateur rigide n'implique pas que l'objet existe dans un monde possible. Cela suppose simplement que dans les mondes où le désignateur existe, c'est le même objet. Kripke énumère et commence à discuter les six thèses de la théorie descriptive des noms, mettant en évidence une condition (non-circularité) nécessaire pour satisfaire ces thèses :

« Pour toute théorie réussie, l'expression n'a pas à être circulaire. Les propriétés utilisées pour voter ne doivent pas impliquer elles-mêmes la notion de référence de telle manière qu’elle soit finalement impossible à éliminer. »

Il rejette la théorie selon laquelle le référent d'un nom doit être identifié par un procès de jugement dans lequel les descriptions sont comparées ou évaluées. Afin d'éviter la circularité, la description identificatrice, bien qu'elle ne doive pas inclure une auto-référence, peut inclure une référence à la référence de quelqu'un d'autre (une référence peut emprunter d'une autre référence son authentification). Ainsi, Kripke esquisse une théorie causale de la référence : un nom se propage comme une chaîne à travers des mots entre les gens. La chaîne commence lorsqu'un enfant reçoit le nom et les parents commencent à parler de l'enfant en utilisant ce nom. À l'autre extrémité, il pourrait y avoir une personne qui ne l'a jamais rencontrée et qui ne connaît certainement pas le chemin suivi par la chaîne des noms pour l'atteindre. De l'avis de Kripke, il existe un lien depuis le « baptême » initial, mais les détails ne sont pas clairs.

Contrairement à Strawson qui impose l'exigence selon laquelle le locuteur doit savoir de qui il a reçu la référence, (P. F. Strawson 1950) la théorie de Kripke n'impose pas une telle exigence : ce qui est pertinent n'est pas la façon dont le locuteur pense qu'il a reçu la référence, mais la chaîne de communication actuelle. La référence, pour Kripke, dépend non seulement de ce que nous pensons de nom propre, mais aussi de la communauté, de l'histoire de la façon dont le nom est repris par le locuteur et d'autres

questions similaires. Pour une telle théorie, les résultats sont quelque peu différents dans le cas d'un homme célèbre que d'un homme ordinaire. Fondamentalement, selon Kripke, il y a un « baptême » initial dans lequel l'objet peut être nommé par ostentation ou la référence du nom peut être fixée par une description. Lorsqu'une personne communique le nom à d'autres, le destinataire doit avoir l'intention, lors de son utilisation, d'attribuer la même référence.

Kripke admet qu'il y a des cas où les descriptions font réellement référence, mais elles ne sont pas synonymes du nom. Le référent des noms est généralement déterminé par une série de liens de causalité entre les personnes qui ont utilisé le nom, et lorsque le référent d'un nom est déterminé par une propriété attribuée à cette chose, la connexion est contingente, plutôt que nécessaire ou essentielle.

Kripke met en évidence la situation dans laquelle le locuteur a des opinions erronées sur une personne, auquel cas la référence est déterminée par le fait que le locuteur est membre d'une communauté de locuteurs utilisant le nom, qui a été transmis par la tradition d'un lien à un autre. Le rôle des propriétés identifiables de manière unique, dans de nombreux cas de désignation, n'est que de définir une référence, par certains indices contingents.

Cette théorie causale de la référence peut entraîner plusieurs problèmes : il peut y avoir des noms qui ne se réfèrent pas, la chaîne peut être interrompue, un changement de référence peut se produire, etc. En outre, Kripke n'a pas suffisamment expliqué ce qui constitue un « lien » de la chaîne.

Selon Kripke, la signification d'un nom est l'objet auquel il se réfère, et le référent d'un nom est déterminé par un lien de causalité entre une sorte de « baptême » et des déclarations ultérieures. Il reconnaît ainsi la possibilité de propriétés sémantiques supplémentaires pour les phrases contenant des noms, pouvant ainsi expliquer pourquoi deux noms qui se réfèrent à la même personne peut donner différentes valeurs de vérité dans les phrases sur les croyances. Plus tard, dans l'article *A Puzzle about Belief*, Kripke semble s'opposer à cette possibilité. (S. A. Kripke 1979) Son argument serait que deux noms qui se réfèrent au même objet mais ont des propriétés sémantiques différentes devraient expliquer pourquoi les noms co-

référentiels se comportent différemment dans les phrases sur les différentes croyances. Kripke prétend que cela démontre que l'attribution de propriétés sémantiques supplémentaires aux noms n'explique pas ce qui est prévu.

Kripke esquisse une image causale des noms avec deux composantes : la fixation de référence et l'emprunt de référence. (Devitt and Sterelny 1999) La fixation de la référence d'un nom est obtenue grâce à un « baptême initial ». La référence est fixée à un objet par une personne présente, par ostentation ou par description. Par la suite, le nom se propage à travers le prêt de référence, à travers une « chaîne de communication causale », se répandant dans la communauté. La chaîne doit être conservée au moins aussi longtemps que les personnes qui entendent le nom identifient la référence au même objet qu'elles ont entendu.

Kripke fournit des exemples où sa théorie ne semble pas échouer, comme dans le cas des changements de référence d'une personne qui existait à un personnage fictif.

La chaîne de référence causale peut inclure une personne qui n'a jamais rencontré la personne référencée et ne sait pas quel chemin la chaîne a suivi pour l'atteindre. Dans l'exemple du célèbre physicien américain Richard Feynman,

« Même s'il ne se souvient plus de qui il a entendu de Feynman ou de qui a entendu parler de Feynman. Il sait que Feynman est un physicien célèbre. Un certain passage dans la communication qui se réfère finalement à l'homme lui-même [Feynman] il arrive à l'orateur puis il se réfère à Feynman même s'il ne peut pas l'identifier de manière unique. (...) [Il pourrait] avoir du mal à faire la distinction entre Gell-Mann et Feynman. Donc, il n'a pas besoin de savoir ces choses, mais une chaîne de communication a été établie qui va jusqu'à Feynman lui-même, en raison de l'appartenance à une communauté qui a passé le nom d'une connexion à une autre ». (S. Kripke 1980, 91)

Malheureusement, Kripke ne fournit pas trop de détails clairs, tels que ce qui constitue un « lien » de la chaîne. En outre, la théorie de Kripke génère également des problèmes, tels que l'existence de noms qui ne font pas référence à de vraies personnes, ou la possibilité que la chaîne puisse se

briser, ou qu'un changement de référence se produise en cours de route, comme dans le cas de Madagascar analysé par Gareth Evans. (Evans and Altham 1973)

John Searle, dans *Proper Names and Intentionality*, (John Rogers Searle 1982) critique la théorie de Kripke: l'explication de l'introduction du nom dans le baptême est, en fait, descriptive; la chaîne causale externe n'atteint pas l'objet, seulement au baptême de l'objet, qui peut ou non avoir une connexion causale externe avec l'objet; nous pouvons introduire un nom par description et l'utiliser comme référence, même en tant que « désignateur rigide », et les entités abstraites avec leurs noms propres sont incapables d'initier des chaînes causales physiques; la chaîne causale n'est pas « pure », elle inclut le contenu intellectuel associé à chaque utilisation d'un nom. Sa conclusion est que l'image de la chaîne de causalité de Kripke n'offre aucune condition suffisante, ni aucune condition nécessaire. L'erreur d'une telle théorie causale serait qu'elle va au-delà de l'analogie entre référence et perception explicitement développée par Donnellan. (Donnellan 1974)

3. Gareth Evans

Gareth Evans, dans *The Causal Theory of Names*, a déclaré que la théorie causale de la référence doit être élargie pour inclure ce qu'il appelle des « bases multiples ». Après le baptême initial, l'utilisation du nom en présence de la personne peut, dans les bonnes circonstances, être considérée comme renforçant le nom dans son référent. Pour ceux qui sont en contact direct avec la personne, la référence pour l'expression du nom est résolue au moyen d'une chaîne causale qui inclut les personnes qui l'ont connue lors du « baptême », ou en indexant la personne au nom au moment de la communication. La chaîne causale peut se poursuivre à travers une série d'utilisations référentielles du nom tout au long de la vie de la personne. En cas de confusion, le changement de nom d'un référent peut se produire. (Evans and Altham 1973)

Selon Evans, la théorie causale dans sa variante initiale permet que, quelle que soit la distance ou l'obscurité du lien de causalité entre l'utilisation d'un nom propre et l'objet auquel il est fait référence initialement, la référence est

conservée. La théorie ignore ainsi le contexte en recourant à des « tours de magie », et ne peut donc pas expliquer les changements de référence.

Evans est d'accord avec Kripke pour rejeter la théorie descriptive de la référence, (S. Kripke 1980) arguant qu'un sujet peut penser à un objet particulier en raison de l'existence d'une relation contextuelle avec lui ; mais il remet en question l'image cryptique en acceptant l'idée qu'un nom peut changer sa référence au fil du temps et en arguant qu'un simple lien de causalité est insuffisant pour se référer.

Plus tard, dans *The Varieties of Reference*, (Evans 1982) il adopte le principe de Frege « pas de référence, pas de pensée » (une phrase contenant un nom sans référence n'a pas de valeur de vérité et n'exprime pas une pensée); (Frege 1892) ainsi la fonction sémantique d'un nom est de se référer à un objet, à l'exclusion des noms dénués de sens mais non référentiels. Mais, contrairement à Frege, il fait appel à l'assimilation par Frege de « l'utilisation de noms vides avec les utilisations fictives du langage qui expriment les sens prétendus ou les « pensées prétendues » ». (Borchert 2006)

Pour Evans, les termes singuliers (y compris ceux qui incluent des pronoms démonstratifs) sont conformes au principe « pas de référence, pas de pensée », les appelant « russelliens ».

Evans rejette la thèse solide (que les conditions théoriques de la description sont suffisantes) en acceptant la thèse plus faible selon laquelle une identification descriptive est requise pour le nom. Il voit ainsi la théorie de la description indifférenciée comme l'expression de deux idées.

« (a) la dénotation d'un nom est déterminée par ce que les locuteurs entendent faire référence à l'utilisation du nom

« (b) l'objet qu'un locuteur a l'intention de nommer en utilisant un nom est celui qui satisfait ou correspond à la plupart des descriptions qui composent le groupe d'informations que le locuteur a associé avec le nom. » (Evans and Altham 1973)

Avec (a) il y a des problèmes d'interprétation au niveau micro, mais dans le nom, comme pour les autres expressions du langage, ce que cela signifie dépend de la façon dont nous les utilisons. (b) c'est le vrai problème : le référent prévu d'une utilisation régulière d'un nom par un locuteur ne peut pas être un élément isolé causal à la communauté et à la culture de l'utilisateur ; mais « la relation causale importante se situe entre les états et les faits de cet élément et l'ensemble d'informations du locuteur, et non entre l'élément nommé avec un nom et son utilisation contemporaine par le locuteur. » (Evans and Altham 1973) La dénomination d'un nom dans la communauté dépendra d'une manière complexe de ce à quoi ceux qui utilisent ce terme entendent faire référence (« le référent prévu »).

Evans tente d'éliminer le problème de l'ambiguïté en utilisant une notion indéfinie de référence du locuteur par des prêts de la théorie de la communication. Nous acquérons nos connaissances et formons nos croyances dans le processus de collecte d'informations par le biais d'une interaction causale avec un objet particulier qui fait partie d'une longue chaîne causale. Les légendes et l'imagination peuvent ajouter de nouveaux éléments. Une identification incorrecte peut différencier la source d'information considérée de la vraie. Il s'avère qu'un ensemble d'informations peut contenir des éléments provenant de différentes sources, pouvant atteindre un élément dominant appartenant à une source différente de celle d'origine. Un locuteur se réfère, finalement, à l'élément dominant dans l'ensemble d'informations associé.

Dans ce contexte, Evans propose la définition suivante :

« « *NP* » est un nom de *x* s'il y a une communauté *C*

« 1. Où l'on sait que les membres de la communauté ont dans leur répertoire la procédure d'utilisation de « *NP* » pour se référer à *x* (avec l'intention de se référer à *x*);

« 2. Le succès du référencement dans tout cas spécial qui devait être basé sur la connaissance commune entre le locuteur et l'auditeur que « *NP* » était utilisé pour faire référence à *x* par les membres de la communauté, et non après une connaissance commune de la satisfaction par les prédicats intégrés dans « *NP* ». »

Ainsi, Evans fait la distinction entre l'utilisation sur la base de ce que nous savons et l'utilisation sur d'autres bases, distinguant ainsi « le fonctionnement référentiel des noms, qui peuvent être des descriptions grammaticales, de ceux des descriptions ». (Evans and Altham 1973) Les intentions seules ne sont pas suffisantes pour qu'un nom obtienne une dénotation, mais sans intentions claires, il peut ne pas y avoir de connaissance commune requise pour la pratique.

Les conditions d'Evans sont plus strictes que celles de Kripke, éliminant sa « magie ».

Afin de permettre au nom de pouvoir changer sa dénotation, Evans propose un complément à la définition ci-dessus avec un nouveau terme, *déférentiel* (concernant les individus ou groupes de personnes étendant l'usage des expressions dans une communauté).

Evans propose divers arguments pour montrer que la théorie de Kripke ne correspond pas à notre pratique d'utilisation des noms: la détermination contextuelle de qui c'est est important, sauf pour la théorie causale, (Bhowmick 2015, 194) on peut utiliser le nom sans être nécessairement causal lié à d'autres utilisateurs du nom, il y a la possibilité d'une approche unifiée pour toutes les façons d'éliminer l'ambiguïté du discours, le *changement de référence* n'est pas pris en compte par la théorie causale de la référence.

En conclusion, Evans ne prétend pas que la théorie causale est erronée ; il essaie simplement de l'adapter à l'utilisation des noms de personnes dans des circonstances ordinaires.

Gareth Evans déclare qu'il peut y avoir de grandes différences entre la compréhension des « producteurs » (personnes associant des noms à la reconnaissance de la personne) et des « consommateurs » (qui, selon Evans, « ne sont pas en mesure d'injecter de nouvelles informations dans la pratique, mais doivent être fondés sur la collecte d'informations auprès des producteurs. (Evans 1982)) des déclarations de noms propres. Selon Sikander Iamil, les accepteurs sont de vrais acteurs dans l'utilisation des noms propres, en utilisant le nom d'un référent spécifique basé sur les informations reçues d'autres locuteurs. Mais il y a un possibilité de

déformation des informations reçues, car les noms propres ne sont pas renforcés, après la nomination, que par leur utilisation par les accepteurs : « La signification du nom propre est assurée par sa correspondance immédiate avec un certain objet. Par conséquent, un nom propre et un référent doivent être aller ensemble ; penser à l'un mènera à l'autre ... tout locuteur peut utiliser un nom sans même le comprendre, ce qui signifie simplement comprendre l'objet correspondant, à savoir du référent. Mais la désinformation peut contaminer la pensée du locuteur sur le référent du nom. » (Jamil 2011) Evans soutient que « la pleine compréhension de l'utilisation d'un nom nécessite que le référent du nom soit un objet de la pensée du sujet ». (Evans 1982) Ainsi, les noms propres dépendent de la foi, des pensées et des intentions des utilisateurs.

Un seul producteur présente des arguments solides en raison de sa connaissance initiale du nom. Le consommateur ne connaît le référent que sur la base des informations fournies par le producteur.

Plus un nom est souvent utilisé par les locuteurs, plus il se renforce dans l'esprit des locuteurs, le rendant de plus en plus authentique. S'il s'agit d'un nom avec des référents différents dans deux réseaux de communication distincts, des informations supplémentaires sont nécessaires pour une identification correcte lorsque les informations passent d'un réseau à l'autre.

Un problème particulier se pose dans le cas d'une communauté qui fonctionne comme un système d'information fermé mais perméable. Dans un tel système fermé, un nom peut être déformé (intentionnellement ou non), résultant en plusieurs noms propres pour le même référent qui peuvent fonctionner en parallèle, se chevauchant parfois dans la communication entre différents réseaux. Cette distorsion peut prendre la forme de la diffusion de « fausses nouvelles », ou peut être utilisée intentionnellement dans les procédures de diffamation contre une personne ou un groupe de personnes, ou même dans la propagande de l'État. Dans un tel cas, le cadre de saisie de référence par nom proposé par Kripke lors du baptême initial (S. Kripke 1980) ne s'applique plus. Cette distorsion ne se produira pas lorsque le principe récursif proposé par Saul Kripke est appliqué, selon lequel celui qui a établi la référence au baptême initial stipule des pratiques dans l'utilisation des noms propres, et les

consommateurs utiliseront le nom à cet égard, appelant à une utilisation spécifique identique à celle proposé par celui qui a nommé.

Le changement de référence n'est pas possible selon les théories descriptives. Les théories causales initiales ne posent pas le problème du changement de référence. Gareth Evans considère l'importance du changement de référence, possible même à partir du baptême initial, bien que changer la référence de nom propre soit beaucoup plus difficile que dans le cas des termes naturels, donnant l'exemple de Madagascar. (Evans and Altham 1973)

Evans a soutenu que le porteur d'un nom propre, utilisé par une communauté de locuteurs, est la principale source de causalité des informations que les membres de la communauté associent au nom. Imogen Dickie voit la suggestion d'Evans comme une avancée majeure, mais qui soulève quelques problèmes. (Dickie 2011) Dickie prend le « nom propre » comme terme naturel de type sémantique standard ou implicite, pour lequel aucun paramètre supplémentaire n'est requis. Cette assertion permet d'utiliser les noms propres d'autres manières (par exemple, pour communiquer sur des objets autres que leurs porteurs) selon les scénarios.

Dickie conclut qu'Evans a raison de dire que le nom propre a une structure essentiellement asymétrique, attribuant un rôle privilégié à un groupe central de locuteurs. Mais Evans a tort de dire que les producteurs sont importants pour établir une pratique basée sur le nom, suggérant que le rôle des producteurs est d'assurer la domination, mais cela n'implique pas la transmission exacte des informations. Les consommateurs sont des participants actifs.

Selon Evans, l'état mental du locuteur est important pour déterminer la référence. Pour lui, l'origine causale d'un nom n'est pas importante dans la référence ; un objet tire un nom du fait qu'il est la principale source de causalité des informations associées à un nom. (Bhowmick 2015, 195)

Mais, éliminant la nécessité du baptême initial, la théorie d'Evans soulève deux objections : le problème *qua* et le problème de la source causale incorrecte.

Le problème *qua* compte de l'exemple du chat « Trump » qui était en fait un pot de fleur. D'un point de vue intuitif, il semble que l'utilisation de ce nom ne fasse référence à rien, c'est un nom vide. Il s'ensuit qu'un référencement réussi nécessite que l'individu initiant l'utilisation d'un nom ait au moins une notion correcte de l'objet auquel il se réfère.

Le problème de la source causale incorrecte se pose lorsque le référent n'est plus lié à un nom par des individus qui étaient en présence de l'objet.

4. Michael Devitt

Michael Devitt développe une théorie causale hybride des noms propres non vides et des certains termes singuliers qui leur ressemblent sémantiquement. Il considère que l'utilisation d'un nom désigne un objet non pas en raison des différentes informations que nous connaissons, mais par un réseau causal qui part des premières utilisations du nom pour désigner l'objet, à travers un « prêt de référence » à partir des utilisations précédentes. (Devitt 1981)

Après la « cérémonie » de dénomination initiale, pour utiliser ce nom, un locuteur doit déjà avoir la capacité d'utiliser des noms (« un état mental qui est amené dans une langue par la perception d'une cérémonie de dénomination ... capable de produire (en partie) certains types de discours »). Les premières utilisations sont liées causalement à l'objet, puis transmises à travers une chaîne causale appelée par Devitt « chaîne *d* », à partir de « dénomination ». La capacité permet l'utilisation du nom dans une prédication ordinaire. Mais, contrairement aux théories descriptives, il n'est pas nécessaire pour une personne d'avoir un ensemble substantiel de croyances qui impliquent le nom.

Les chaînes causales liées entre elles forment le réseau causal d'un type de nom. Il peut y avoir plusieurs chaînes *d* sur lesquelles est basée l'utilisation d'un nom par une personne, et un réseau causal basé sur son symbole formé à partir de l'union de tous ces réseaux individuels. Devitt introduit le terme « jeton de nom » qui désigne l'objet sur lequel la chaîne *d* sous-jacente est fondée.

Chaque fois que nous entendons un nom utilisé, nous devons l'associer à une capacité.

La bonne compréhension de l'utilisation d'un nom ambigu repose principalement sur le contexte (externe) des indices, généralement représenté par un guide fiable en termes de locuteur. Les indices obtenus à partir du contexte dépendent beaucoup de ce que nous croyons déjà, en particulier à propos du locuteur (ce que nous pensons que le locuteur peut désigner par ce nom, et ce que nous pensons qu'il pense que nous pouvons désigner à travers lui et ce qu'il pense que nous savons de ses compétences de désignation). Un autre indice important pour interpréter un jeton de nom est le prédicat utilisé avec lui. Dans le cas d'un contexte ambigu, nous pouvons demander à l'orateur de nous faire part de ses intentions.

La chaîne *d* commence par la perception de l'objet. Les cas évidents sont ceux de la « perception face à face » de l'objet. Le lien entre un jeton de nom et son objet peut être médiatisé par une description. Si cette connexion doit être une chaîne *ad-hoc*, elle est descriptive.

Selon Devitt, la *référence croisée* est un exemple de la façon dont un jeton peut dépendre de sa référence d'un autre. Dans sa théorie du *prêt de référence*, un type de dépendance analogue est l'ensemble de la plupart des jetons à terme unique. De plus, si un objet est sélectionné par une description attributive à son nom, le nom résultant sera attribué et l'objet n'est pas impliqué dans le réseau causal pour ce terme au début du réseau, mais peut l'être plus tard. Sinon, le réseau devient ancré dans l'objet et un nom attributif devient désignatif. L'enracinement permet à une théorie causale d'expliquer le changement de référence et certaines erreurs et malentendus.

Un nom peut être indirectement basé sur son objet, sur certains types de représentations de l'objet.

Devitt indique qu'un jeton de nom désigne un objet si et seulement si le nom de base est une chaîne basée sur un objet. Les chaînes *d* se composent de trois types de liens différents : les points qui relient la chaîne à un objet, les capacités à désigner et la communication dans laquelle les compétences sont transmises ou renforcées (prêt de référence). Une personne peut perdre

la capacité de désigner un objet lorsqu'elle cesse d'avoir des pensées qui incluent les jetons ancrés dans l'objet. Une association entre description et nom consiste à conserver les croyances que l'utilisateur exprimerait à l'aide de noms et de descriptions. Mais toutes les pensées ne sont pas des croyances.

Un problème qui peut survenir est lorsque les chaînes causales du terme peuvent être mises à la terre dans plusieurs objets, ou non mises à la terre dans aucun objet. Ou, plus de capacités, et donc plus de réseaux, peuvent jouer un rôle dans la production d'un terme de désignation. De plus, les malentendus peuvent entraîner l'implication de plusieurs objets dans un réseau causal.

Les enracinements jouent un rôle pivot dans la théorie de Devitt, représentant le lien final entre tous les noms (de désignation) et le monde.

Dans le cas d'un changement de désignation, il y a deux possibilités : l'ancien nom continue de coexister avec le nouveau, ou non. Cette possibilité permet une explication plausible de la transition progressive d'une convention de dénomination à une autre. Pour qu'un changement de désignation ait lieu, un réseau initialement mis à la terre dans un objet doit l'être dans un autre. L'objet doit être de la même catégorie plus générale.

Dans le cas de plusieurs réseaux, la similitude entre eux est une question de degré, résultant en différentes notions de synonymie qui peuvent être définies en termes de similitude. Deux réseaux deviennent plus similaires s'ils sont mis à la terre dans le même objet.

Bien que la plupart des noms soient conceptuels, certains sont attributifs, respectivement un réseau est basé sur un objet à travers une description.

Les chaînes *d* sont basées sur certaines notions qui restent largement inexpliquées ; la notion de perception d'un objet n'est pas suffisamment claire ; comme dans le cas des notions de pensée et de la notion de cause.

L'idée de base de la *théorie causale de l'enracinement* de Devitt est que le nom est introduit dans une nomination formelle ou informelle, en présence de l'objet. La perception doit être causale. Un témoin de la nomination aura

la capacité sémantique d'utiliser le nom pour désigner l'objet en vertu du lien de causalité ; la perception de l'objet a déterminé les pensées qui ont conduit à l'utilisation du nom.

La *théorie causale du prêt de référence* suppose que les personnes qui ne sont pas témoins de la nomination acquièrent la capacité sémantique de ces témoins, ce qui est également un processus causal perceptuel. Le nom est utilisé dans la communication. Les auditeurs peuvent acquérir la possibilité d'utiliser le nom pour désigner l'objet en vertu de chaînes causales qui relient l'objet, la dénomination et l'utilisateur à travers la discussion.

Un nom a à la fois une référence et une signification. La signification d'un nom est une propriété particulière du nom, désignant son porteur par un certain type de lien de causalité entre le nom et le porteur. Les aspects de la réalité que nous devons appeler pour expliquer la référence sont suffisants pour le sens. La référence d'un nom est déterminée par les chaînes causales appropriées, et donc par sa signification.

La théorie développée par Devitt partage avec les théories descriptives la capacité de rendre compte de certaines particularités du langage naturel : stimulus indépendant (la chaîne causale dont dépend son utilisation ne nécessite pas la présence de l'objet); arbitraire et indépendant de l'environnement (n'importe quel symbole de n'importe quel environnement peut être placé dans la relation causale appropriée avec l'objet); et donc il faut l'apprendre. Contrairement aux théories descriptives, cette théorie peut également expliquer l'apparente abstinence des noms propres. De plus, selon Devitt, elle évite les problèmes de la théorie descriptive, elle peut résoudre le problème des déclarations d'identité, elle promet une explication des liens finaux entre la langue et le monde, et l'explication concernant la causalité semble être naturaliste.

Devitt conclut que la théorie causale des noms ne peut pas être une théorie « purement causale » ; il doit s'agir d'une théorie « descriptive-causale », pour qu'un nom soit associé à une description dans une mise à la terre, apparaissant ainsi comme un élément descriptif dans la caractérisation d'une chaîne *d*.

Dans la fixation de la référence, un nom N est ostensiblement introduit lors d'un événement contraignant en présence d'un objet qui deviendra désormais le référent.

La capacité de se référer est un état mental qui contient un ensemble de pensées (croyances, désirs ou espoirs) qui sont fondées sur le référent et associées au nom.

Dans le prêt de référence, les personnes présentes lors de la nomination initiale diffusent aux autres la capacité de se référer par le biais de la communication.

Pour affiner la notion de fixation des références, Devitt utilise plusieurs fondements (*groundings*), basant un nom sur un objet tout comme la dénomination initiale.

La théorie de Devitt traite avec succès le problème de qua, stipulant que celui qui ancre le nom doit percevoir à la fois l'objet et la pensée de l'objet sous un terme général correct. Un certain degré de correspondance est requis pour qu'un initiateur d'un nom obtienne un nom dans un objet.

En ce qui concerne la source causale incorrecte, la théorie de Devitt fournit également une réponse intuitive.

Devitt et Evans estiment que Kripke (S. Kripke 1980) est allé trop loin en niant les éléments descriptifs. Les pensées associées au nom ont un rôle de référence. Mais je suis d'accord avec Kripke que le nom fait référence en vertu d'une relation causale.

Mais bien qu'Evans (Evans and Altham 1973) pense que les baptêmes initiaux ne jouent aucun rôle dans la référence, générant le problème de qua et le problème de source causale incorrecte, Devitt a accepté l'idée que la nomination est essentielle, mais qu'il n'y a rien de nécessaire dans la nomination initiale. Grâce à plusieurs enracinements, il évite le problème du changement de référence dû à l'erreur, sans avoir à éliminer la fixation de référence comme élément essentiel de la théorie des noms. De plus, Devitt parvient à éviter le problème de la source de la causalité incorrecte parce que le nom ne peut se référer que s'il est lié à l'objet par la perception

directe, et le problème stipulant que ceux qui atterrissent doivent avoir la croyance correcte de l'objet sous un terme générique.

5. Blockchain et l'arbre causal de la référence

Dans un article précédent, T*he Philosophy of blockchain technology - Ontologies*, (Sfetcu 2019) j'ai parlé de l'application de la théorie narrative de Paul Ricœur dans le développement d'une ontologie de la technologie blockchain. (Ricoeur 1990) Dans cette section, j'ai l'intention de mettre en évidence l'idée d'une analogie entre la technologie blockchain et les théories causales de la référence. Dans la mesure où la poursuite de l'élaboration de cette idée se révélera viable, je vais essayer de développer une théorie basée sur cette analogie.

Blockchain, (The Economist 2015) (Morris 2016) (Popper 2017) est une chaîne de blocs en croissance constante (Brito and Castillo 2016) (Trottier [2013] 2018) qui contient des enregistrements appelés blocs, qui communiquent entre eux par le biais de messages. (The Economist 2015) Nous pouvons considérer un *bloc* comme une *certaine phrase.* La phrase n'est considérée que si elle inclut la référence, car dans une blockchain, un bloc doit contenir les données de transaction. Chaque bloc / phrase contient un horodatage et les données de la transaction. Les *données de la transaction* peuvent être considérées ici comme analogues à la *référence*, qui relie un nom à un objet. Tout comme dans une blockchain, une transaction est *initiée* par un *mineur* et la chaîne causale part de lui, dans une théorie causale il y a un *initiateur* qui donne le nom et établit la référence entre nom et objet dans un processus (*baptême* initial).

La blockchain est conçue comme « un registre ouvert et distribué qui peut enregistrer les transactions entre deux parties de manière efficace et de manière vérifiable et permanente », (Iansiti and Lakhani 2017) en utilisant un réseau peer-to-peer. La *transaction* est la nomination initiale (*baptême*, selon Kripke (S. Kripke 1980)), et le *réseau peer-to-peer* représente le système de *communication bilatéral* entre deux *nœuds* de la chaîne de

blocs, respectivement deux *utilisateurs* d'une communauté. Après l'*enregistrement des données* (*acceptation de la référence*), les données / référence dans un bloc / phrase donné ne peuvent pas être modifiées rétroactivement sans changer toutes les données / référence dans tous les blocs / phrases inclus dans cette chaîne, ce qui nécessite le consentement du réseau (des nœuds de la chaîne, des utilisateurs dans le cas de la théorie causale). Contrairement à la blockchain, où la communication en bloc est effectuée uniquement entre deux nœuds, et donc une chaîne chronologique est formée, dans le cas d'une communication de référence communautaire peut être effectuée d'un utilisateur à plusieurs utilisateurs simultanément, qui peuvent ensuite transmettre la référence, ici nous pouvons en fait parler d'un système d'arbres, un **arbre causal de la référence**. Dans la blockchain, en même temps que la transmission des données, d'autres informations supplémentaires peuvent être transmises, mais l'acceptation n'est faite que pour les données de transaction, les informations supplémentaires donnent des détails sur les transactions mais ne comptent pas sur l'acceptation. Dans cette potentielle théorie causale, des informations supplémentaires (descriptions) peuvent être transmises simultanément avec la référence, mais celles-ci ne sont pas prises en compte lors de l'acceptation de la référence par les autres utilisateurs. De ce point de vue, une telle théorie d'un arbre causal de la référence accepte plutôt l'idée de Saul Kripke, (S. Kripke 1980) que dans une théorie causale les descriptions n'ont pas d'importance. Si les descriptions sont destinées à être incluses dans l'arbre de référence causal et que certaines de ces descriptions sont modifiées, disparaissent ou ajoutées au fil du temps, un système d'horodatage peut être imaginé pour enregistrer les changements. Une idée serait, selon Tom Gruber dans l'article *Sur les principes de conception des ontologies utilisées pour l'échange de connaissances*, (Gruber 2008) que les descriptions peuvent être assimilées à l'ontologie en tant que terme technique dans le domaine de l’informatique :

« Une ontologie est une description (en tant que spécification formelle d'un programme) de concepts et de relations qui peuvent exister formellement pour un agent ou une communauté d'agents. Cette définition est compatible avec l'utilisation de l'ontologie comme un ensemble de définitions conceptuelles, mais plus généralement. Et c'est un sens différent du mot que son utilisation en philosophie. »

Une telle théorie causale devient ainsi, comme la blockchain, un système sécurisé et distribué avec une tolérance élevée aux erreurs. (Raval 2016)

Chaque accepteur d'une référence mémorise ainsi la connexion entre le nom et l'objet, et éventuellement les autres informations complémentaires (descriptions, attributs). L'arbre causal n'est propagé que par les utilisateurs qui ont accepté la référence (accepteurs), et ceux-ci peuvent à leur tour transmettre la référence à d'autres membres de la communauté dans les discussions ultérieures, qui peuvent également devenir des accepteurs lorsqu'ils acceptent la référence.

Chaque nœud / membre d'une communauté peut initier une nouvelle transaction / peut nommer un objet par un baptême initial, qui est le point de départ d'une nouvelle chaîne / arbre dans la mesure où il est accepté par d'autres nœuds / membres.

Les communautés qui incluent l'arbre de référence causal peuvent être ouvertes (peuvent inclure de nouveaux membres acceptant la référence établie), fermées (la référence est transmise uniquement entre les membres actuels de la communauté - dans le cas de groupes ésotériques, par exemple, ou de références considérées comme secrètes), ou perméable, lorsque la référence n'est transmise en dehors de la communauté que dans des conditions particulières.

Si l'un des nœuds / membres a, pour le nom accepté, une autre référence, ou modifie (intentionnellement ou non) la référence acceptée pour ce nom, une nouvelle branche est formée pour la nouvelle référence, mais pas dans le même plan que la référence acceptée avec le consentement des autres utilisateurs. C'est le cas d'un changement de référence dans les théories causales. Cela conduit à un **arbre de référence causal tridimensionnel**, et la nouvelle branche est le baptême initial de la nouvelle référence. Si cette nouvelle référence est acceptée par d'autres membres, elle est transmise de manière causale à travers l'arbre bidimensionnel nouvellement formé, parallèle à l'arbre dimensionnel déjà existant dont il est issu.

Pour plus d'arbres à deux dimensions qui font partie d'un arbre à trois dimensions, l'arbre à deux dimensions le plus développé devient l'arbre principal à deux dimensions de l'arbre à trois dimensions (le cas d'un nom

faisant référence à une personne célèbre). Les autres arbres composants bidimensionnels deviennent des arbres secondaires.

Une telle théorie peut être interprétée comme le résultat d'une notation syntaxique dans un champ de référence, basée sur la théorie narrative développée par Paul Ricœur dans *Time and Narrative*. (Ricoeur 1988) Pour Paul Ricœur, il y a un ordre et une structure de l'histoire transmis à travers la narration de l'histoire, sinon l'histoire serait inintelligible. Mais les événements et les faits de cette histoire racontée perturbent l'ordre dominant et le réorganisent. Ricœur a examiné plusieurs formes différentes de discours étendu, à commencer par le discours métaphorique. Le discours narratif est l'une des formes étudiées par Ricœur, (Pellauer and Dauenhauer 2002) configurant des concepts hétérogènes qui identifient les actions à un moment où une chose se produit non seulement après autre chose, mais aussi à cause de quelque chose d'autre dans une narration ou une histoire qui peut être suivi. Il remodèle les événements physiques en événements narratifs, qui ont du sens car ils racontent ce qui se passe dans une narration ou une histoire. Les narrations sont toujours une synthèse des concepts hétérogènes qui façonnent les épisodes de l'histoire.

Dans *Time and Narrative*, Ricœur a souligné l'importance de l'idée d'une identité narrative. (Ricoeur 1988) L'argument de Ricœur concernant l'individualisation se poursuit par une succession d'étapes. Il part de la philosophie du langage et du problème de l'identification de la référence aux personnes en tant qu'individus eux-mêmes, et pas seulement des choses. Cela conduit à considérer le sujet parlant comme un agent, en passant par la sémantique de l'action que Ricœur avait apprise de la philosophie analytique.

Conclusions

Kripke était conscient qu'il peut y avoir plusieurs utilisations différentes pour un nom, qui sont utilisées dans différents contextes (avec des références différentes). (S. Kripke 1980) Lors du baptême initial, un nom peut être accompagné d'une description. Mais Kripke considère que cette

description ne définit qu'une référence et *n'est pas synonyme* du nom auquel elle est associée. Pour cette raison, Searle critique la théorie causale.

Selon Sikander Iamil, les contextes dans lesquels les déclarations sont faites sont également importants pour identifier et déterminer les références. Donald Davidson essaie de diviser la théorie de la signification en deux méthodes, la méthode des blocs de construction (les propositions les plus simples forment les plus complexes) et la méthode holistique (en commençant par des phrases complexes puis en analysant ses composants). La première méthode n'est pas une approche pragmatique, tandis que la seconde ne peut servir qu'à comprendre les composants, mais la valeur sémantique de la phrase peut être déformée. (Jamil 2011) Pour la théorie de la signification par la méthode des blocs de construction de Davidson, la théorie causale n'a aucune valeur pragmatique.

Eliot Michaelson et Marga Reimer envisagent quatre façons distinctes dont les termes de référence pourraient se référer à certains objets et individus dans le monde : (Michaelson and Reimer 2019)

1. *Modèle descriptif :* les mots sont associés à un contenu descriptif pour identifier un référent spécifique ;
2. *Modèle causal* : les mots sont associés aux chaînes causales à partir d'un « baptême » initial du référent ;
3. *Modèle de caractère* : les mots sont associés à des règles de référence communes, qui impliquent les éléments répétables du contexte, identifiant le référent à partir de ces éléments ;
4. *Modèle intentionnaliste* : les mots sont utilisés intentionnellement pour désigner certains objets, dans le cadre d'actions intentionnelles complexes visant certains référents.

Parmi ceux-ci, trois modèles de référence sont fondamentaux dans la métasémantique des termes référentiels : le modèle descriptif, le modèle de chaîne causale et le modèle de caractère. Les deux derniers, grâce à l'hybridation, peuvent aider à clarifier des aspects importants de la théorie indexicale des noms. Kaplan propose que le contexte, en plus de l'orateur, du lieu, de l'heure, etc., inclue l'individu le plus important portant un nom donné. (Kaplan 2006) Mais il semble toujours difficile d'utiliser le nom pour désigner la personne la plus importante de ce nom dans un contexte.

De plus, accepter ce type de théorie indexicale implique de renoncer à certains des avantages de la théorie causale, y compris la simplicité, et le fait que nous n'enverrions plus de noms pour les choses, juste la référence au porteur le plus important de ce nom dans un certain contexte.

La théorie causale peut être considérée comme un cas particulier de la théorie des caractères, dans laquelle des termes tels que les noms et les règles sont expliqués dans une chaîne causale.

La théorie causale propose des façons de penser un objet en transmettant un nom. Ici, la communication est simple, à condition que le nom soit reconnu à une certaine occasion. Mais la théorie causale est un modèle de référence non expansionniste, généralement utilisé uniquement pour la référence aux noms. Il devra permettre l'existence d'autres types de relations afin d'établir la référence et pour d'autres types de termes et différentes utilisations du même terme.

En ce qui concerne la théorie narrative, certains chercheurs considèrent la narration comme une capacité cognitive instrumentale ou un instrument linguistique, tandis que d'autres le considèrent comme une catégorie ontologique liée à la façon dont les gens sont dans le monde (Meretoja 2014, 89) ou comprennent la vie humaine elle-même comme ayant un caractère narratif. (MacIntyre 2007, 114) Une autre division théorique concernant le rôle de la narration existe entre une tradition empirique dénonçant la narration comme concept philosophique fondamental (G. Strawson 2004) et une tradition herméneutique rejetant l'idée d'une expérience immédiate des narrations et soutient que toutes les représentations du monde social humain sont médiées par l'interprétation linguistique humaine, (Taylor 1971, 4) que la subjectivité est toujours médiée par le langage, les signes, les symboles et les textes. (Meretoja 2014, 96)

David Kaplan suggère que la méthode herméneutique de Ricœur, ainsi que l'analyse du cercle herméneutique entre l'expérience humaine et la narration, peuvent enrichir l'analyse du contexte en incluant des notions de médiation linguistique et sociale. (Kaplan 2006, 43–44)

La référence est généralement interprétée comme une relation entre le langage et la réalité, mais W.V.O. Quine soutient qu'il est intrinsèquement indéterminé ou « impénétrable », c'est-à-dire que nous ne pouvons pas déterminer ce que cela signifie. (Quine 1960)

Un problème discuté par Peter Unger (Unger 1980) et Geach (Geach 1962) est que pour de nombreux objets physiques, il existe plusieurs candidats pour être le référent d'un terme référentiel singulier. Sans moyen de sélectionner l'un d'entre eux, nous pouvons nous demander dans quelle mesure ils peuvent être référencés.

Donald Davidson est encore plus radical. (Davidson 1977) Il soutient que la référence est une notion théoriquement irrationnelle, inutile dans une théorie sémantique ou une théorie de sens strict et littéral. Son argument est qu'aucune explication de référence substantielle n'est possible.

De plus, les théories déflationnistes de la référence affirment qu'il n'y a rien de plus dans le concept de référence qu’est capturé par les circonstances d'une mécanisme tel que : ‘*a*‘ se réfère à *a*. (Field 2001)

Mais, malgré tous les problèmes mis en évidence, la nature de la relation entre le langage et la réalité continue d'être l'une des plus discutées et débattues dans la philosophie du langage.

Bibliografie

Bhowmick, Nilanjan. 2015. “Handout on Evans on Causal Theory of Names.” https://www.academia.edu/11923751/Handout_on_Evans_on_Causal_Theory_of_Names.

Borchert, Donald M. 2006. *The Encyclopedia of Philosophy 2nd Edition. Vol. 3*. Thomson Gale.

Brito, Jerry, and Andrea Castillo. 2016. *Bitcoin: A Primer for Policymakers*. 2 edition. Arlington, Virginia: Mercatus Center at George Mason

University.

Cumming, Sam. 2016. “Names.” In *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, edited by Edward N. Zalta, Fall 2016. Metaphysics Research Lab, Stanford University. https://plato.stanford.edu/archives/fall2016/entries/names/.

Davidson, Donald. 1977. “Reality Without Reference.” *Dialectica* 31 (3–4): 247–258.

deRosset, Louis. 2011. “The Causal-Historical Theory of Reference.” http://www.uvm.edu/~lderosse/courses/nnn/caus_theor.pdf.

Devitt, Michael. 1981. *Designation*. Columbia University Press.

Devitt, Michael, and Kim Sterelny. 1999. *Language and Reality: An Introduction to the Philosophy of Language*. MIT Press.

Dickie, Imogen. 2011. “How Proper Names Refer.” *Proceedings of the Aristotelian Society* 111: 43–78. https://www.jstor.org/stable/41331541.

Donnellan, Keith S. 1972. “Proper Names and Identifying Descriptions.” In *Semantics of Natural Language*, edited by Donald Davidson and Gilbert Harman, 356–79. Synthese Library. Dordrecht: Springer Netherlands. https://doi.org/10.1007/978-94-010-2557-7_10.

———. 1974. “Speaking of Nothing.” *Philosophical Review* 83 (1): 3–31.

Evans, Gareth. 1982. *The Varieties of Reference*. Clarendon Press.

Evans, Gareth, and J. E. J. Altham. 1973. “The Causal Theory of Names.” *Proceedings of the Aristotelian Society, Supplementary Volumes* 47: 187–225. https://www.jstor.org/stable/4106912.

Field, Hartry. 2001. *Truth and the Absence of Fact*. Oxford University Press.

Fodor, Jerry. 2004. “Water’s Water Everywhere.” *London Review of Books*, October 21, 2004. https://www.lrb.co.uk/v26/n20/jerry-fodor/waters-water-

everywhere.

Frege, Gottlob. 1892. “On Sense and Reference.” http://www.scu.edu.tw/philos/98class/Peng/05.pdf.

Geach, P. T. 1962. *Reference and Generality*. Ithaca: Cornell University Press.

Gruber, Tom. 2008. “Ontology.” 2008. http://tomgruber.org/writing/ontology-definition-2007.htm.

Iansiti, Marco, and Karim R. Lakhani. 2017. “The Truth About Blockchain.” *Harvard Business Review*, 2017. https://hbr.org/2017/01/the-truth-about-blockchain.

Jamil, Sikander. 2011. “A Critical Stud of the Theories of Proper Names with Special Reference to Saul Kripke.”

Kaplan, David M. 2006. “Paul Ricoeur and the Philosophy of Technology.” *Journal of French and Francophone Philosophy* 16 (1/2): 42–56. https://doi.org/10.5195/jffp.2006.182.

Kripke, Saul. 1980. *Naming and Necessity*. Harvard University Press.

Kripke, Saul A. 1979. “A Puzzle About Belief.” In *Meaning and Use*, edited by A. Margalit, 239–83. Reidel.

Lewis, David. 1984. “Putnam’s Paradox.” *Australasian Journal of Philosophy* 62 (3): 221–236.

MacIntyre, Alasdair. 2007. *After Virtue: A Study in Moral Theory, Third Edition*. University of Notre Dame Press. https://muse.jhu.edu/book/52441.

Meretoja, Hanna. 2014. “Narrative and Human Existence: Ontology, Epistemology, and Ethics.” *New Literary History* 45 (1): 89–109. https://doi.org/10.1353/nlh.2014.0001.

Michaelson, Eliot, and Marga Reimer. 2019. “Reference.” In *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, edited by Edward N. Zalta, Spring 2019.

Metaphysics Research Lab, Stanford University. https://plato.stanford.edu/archives/spr2019/entries/reference/.

Mill, John Stuart. 1882. “A System of Logic.” 1882. https://ebooks.adelaide.edu.au/m/mill/john_stuart/system_of_logic/.

Morris, David Z. 2016. “Leaderless, Blockchain-Based Venture Capital Fund Raises $100 Million, And Counting.” Fortune. 2016. http://fortune.com/2016/05/15/leaderless-blockchain-vc-fund/.

Pellauer, David, and Bernard Dauenhauer. 2002. “Paul Ricoeur.” https://plato.stanford.edu/archives/win2016/entries/ricoeur/.

Popper, Nathaniel. 2017. “A Venture Fund With Plenty of Virtual Capital, but No Capitalist.” *The New York Times*, 2017, sec. Business. https://www.nytimes.com/2016/05/22/business/dealbook/crypto-ether-bitcoin-currency.html.

Psillos, Stathis. 1999. *Scientific Realism: How Science Tracks Truth*. Routledge.

Putnam, Hilary. 1973. “Meaning and Reference.” *The Journal of Philosophy* 70 (19): 699–711. https://doi.org/10.2307/2025079.

Quine, W. V. O. 1960. *Word & Object*. MIT Press.

Raval, Siraj. 2016. *Decentralized Applications: Harnessing Bitcoin’s Blockchain Technology*. O’Reilly Media, Inc.

Ricoeur, Paul. 1988. “Time and Narrative, Volume 3, Ricoeur, Blamey, Pellauer.” 1988. https://www.press.uchicago.edu/ucp/books/book/chicago/T/bo3711629.html.

———. 1990. *Time and Narrative, Volume 1*. Translated by Kathleen McLaughlin and David Pellauer. 1 edition. Chicago, Ill.: University of Chicago Press.

Searle, John R. 1958. “Proper Names.” *Mind* 67 (266): 166–73. https://www.jstor.org/stable/2251108.

Searle, John Rogers. 1982. “Proper Names and Intentionality.” *Pacific Philosophical Quarterly* 63 (3): 205–225.

Sfetcu, Nicolae. 2019. *Filosofia tehnologiei blockchain - Ontologii*. MultiMedia Publishing. http://doi.org/10.13140/RG.2.2.25492.35204.

Strawson, Galen. 2004. “Against Narrativity.” *Ratio* 17 (4): 428–452.

Strawson, P. F. 1950. “On Referring.” *Mind* 59 (235): 320–344.

Taylor, Charles. 1971. “Interpretation and the Sciences of Man.” *The Review of Metaphysics* 25 (1): 3–51. https://www.jstor.org/stable/20125928.

The Economist. 2015. “The Great Chain of Being Sure about Things.” *The Economist*, 2015. https://www.economist.com/briefing/2015/10/31/the-great-chain-of-being-sure-about-things.

Trottier, Leo. (2013) 2018. *Historical Repository of Satoshi Nakamoto’s Original Bitcoin*. C++. https://github.com/trottier/original-bitcoin.

Unger, Peter. 1980. “The Problem of the Many.” *Midwest Studies in Philosophy* 5 (1): 411–468.